

Un homme contre son siècle

Yves Lavertu, *Jean-Charles Harvey. Le combattant*, Boréal, 462

p.

Yves Bégin

Numéro 180, septembre–octobre 2001

L'histoire des idées au Québec : mémoire et culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17757ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bégin, Y. (2001). Un homme contre son siècle / Yves Lavertu, *Jean-Charles Harvey. Le combattant*, Boréal, 462 p. *Spirale*, (180), 40–41.



UN HOMME CONTRE SON SIÈCLE

JEAN-CHARLES HARVEY. LE COMBATTANT d'Yves Lavertu
Boréal, 462 p.

« **Q**UOIQUE vous fassiez, quoique vous disiez, je reste l'un des vôtres que l'avenir jugera, et dans l'échelle des valeurs que mesurera une génération plus haute et moins égarée que la vôtre, ce n'est sûrement pas vous, dénigreur professionnels et menteurs publics, qui aurez le beau rôle. » C'est par cette prophétie que, le 4 février 1939, Jean-Charles Harvey exprimait une fois de plus sa colère contre ses ennemis nationalistes. Qu'en est-il soixante ans plus tard? Si l'on se fie à Yves Lavertu, qui fait revivre pour nous l'époque la plus palpitante de la carrière du journaliste et écrivain, la société québécoise ne serait pas encore prête à accorder ce « beau rôle » à celui que plusieurs considèrent, à juste titre, comme l'un des plus importants précurseurs de la Révolution tranquille.

On connaît surtout Jean-Charles Harvey pour *Les demi-civilisés* (1934), dernier roman à être condamné par les autorités religieuses au Québec. Mais l'intérêt du personnage est loin de se limiter à cet épisode. D'allégeance libérale sur le plan idéologique, mais aussi partisan (entré au *Soleil* en 1922 et promu rédacteur en chef en 1927, il doit se faire le porte-parole du Parti libéral, dont le journal constitue à l'époque l'organe pour la région de Québec), il fonde en 1937 un hebdomadaire pour faire la promotion de ses idées libérales et progressistes : *Le Jour*. Après neuf ans de journalisme de combat, *Le Jour* ferme ses portes et Harvey passe d'une position à une autre, notamment à Radio-Canada, à CKAC et au *Petit journal*. Anticonformiste, il a dérangé l'élite cléricale qu'il jugeait responsable d'une grande partie des malheurs des Canadiens français, combattu le nationalisme, dénoncé l'attrait pour le fascisme d'une partie de la société et soutenu l'effort de guerre et la conscription au nom de la nécessaire défense de la liberté et de la démocratie.

L'auteur ne s'en cache pas : un peu à la manière de Jacques Godbout, avec son récent documentaire sur Adélar Godbout, il veut par son ouvrage faire reconnaître l'héritage de Harvey et engager une réflexion plus large, voire stimuler un débat, sur la mémoire collective québécoise. Lavertu soulève d'ailleurs en épilogue des questions intéressantes sur l'absence de reconnaissance de la société québécoise à l'endroit du journaliste. Mais l'auteur, obnubilé par son sujet, ne remarque pas que c'est toute la mémoire historique

qui nous fait défaut. La mémoire de Harvey est-elle occultée? Peut-être. Mais Harvey a quand même eu droit à au moins un mémoire de maîtrise (Gonzalo-Franconi, 1982), une thèse de doctorat sur sa pensée politique (Savard-Boulanger, 1985), une édition critique de sa correspondance étrangère (Savard-Boulanger, 1984), une biographie complète (M.-A. Gagnon, 1970), une étude littéraire (G. Rousseau, 1969), une édition critique de ses *Demi-civilisés* (G. Rousseau, 1988), une étude consacrée à sa pensée et à son journal (V. Teboul, 1984), un article dans *l'Encyclopédie du Canada* (1985), un autre dans *le Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord* (1989), plusieurs études dans *le Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* et quelques articles. Combien d'intellectuels ont eu cette chance? Et quel écrivain canadien-français a vraiment la reconnaissance qu'il mérite? Lavertu ne peut s'empêcher de penser à Lionel Groulx. Allons donc. Si on a tant parlé de Groulx depuis quelques années, ce n'est pas parce qu'il a de l'influence, ce n'est pas parce que les gens célèbrent ses préjugés antisémites ou son attirance pour les régimes autoritaires, ni même parce qu'il est un de nos plus grands historiens, mais parce que des esprits mal intentionnés ont voulu salir sa mémoire. Prenant en exemple le débat entourant la pensée et l'héritage de Groulx, Lavertu exagère en affirmant que la discussion sur le passé et le choix de nos intellectuels est impossible à cause d'une attitude de surenchère de nuances dans ces débats. S'il y a eu « surenchère de nuance » dans le débat sur Groulx, c'est parce que l'histoire, et surtout l'histoire des idées, ne s'étudie pas à grands coups de généralisations, de condamnations sans appel ou d'apologies aveugles. Tout le monde sait qu'avec un peu de travail, de talent et de mauvaise foi, on peut faire des anges ou des démons de n'importe quel intellectuel, Harvey compris. Mais cette attitude ne conduit nulle part, et les discussions constructives ne s'établissent que lorsque les interlocuteurs veulent faire œuvre constructive. Lavertu le sait probablement, lui qui nous présente un portrait juste et nuancé de Harvey, que personne ne conteste d'ailleurs...

Un parcours singulier

C'est à un portrait de la vie tumultueuse de Harvey entre les années 1934 et 1943 que l'auteur nous

convie dans ce deuxième ouvrage historique (il a publié en 1994 *L'affaire Bernonville. Le Québec face à Pétain et à la collaboration*). Il s'agit probablement de la période la plus intéressante de la vie de Harvey et aussi la plus riche en documentation; Lavertu nous en offre un tour d'horizon réellement captivant, large et précis à la fois. La relation de cette « tranche de vie », toutefois, pose un problème que l'essayiste n'a pas réussi à surmonter. L'objectif fondamental de Lavertu est de relater les nombreux combats de l'écrivain « pour éveiller la conscience de ses compatriotes » à l'aube de la Deuxième Guerre mondiale et durant celle-ci. Il annonce ainsi que « les autres détails consignés dans ce livre représentent simplement des pointillés, utiles pour signaler les contours de ce qui pourrait devenir un jour une biographie ». Mais voilà, l'intégration de ces détails à la trame principale n'est pas toujours heureuse. Une certaine confusion tend à s'installer dans des chapitres parfois décousus, qui font passer le lecteur d'un sujet à l'autre, Lavertu abordant des questions intéressantes pour les laisser de côté, l'anecdote qui frise l'insignifiance pouvant côtoyer l'analyse plus sérieuse du combat intellectuel de Harvey. Mais ce léger défaut n'enlève rien, il faut le dire, à la qualité de l'écriture. Il est difficile de faire revivre l'atmosphère d'une époque, mais Lavertu réussit le pari et son livre se lit presque comme un roman.

La vie personnelle de Harvey ne manque d'ailleurs pas d'intérêt. M.-A. Gagnon, qui avait fait un excellent travail dans sa biographie (*Jean-Charles Harvey. Précurseur de la Révolution tranquille*, 1970) en s'intéressant à la vie entière du personnage, n'avait pas eu le même accès à la dimension personnelle de la vie de Harvey. En effet, Lavertu a eu la chance de consulter la correspondance du romancier avec Évangéline Pelland (« Ève », sa maîtresse puis épouse, dont il avait fait la connaissance en 1935) et le portrait s'en trouve encore mieux défini. On découvre, derrière le polémiste agressif, l'homme sensible et charnel qui écrivait de la poésie et célébrait la femme et la nature dans ses contes et ses romans. On aime voir évoluer cet intellectuel romantique qui a « enlevé » son Évangéline à Québec pour l'emmener vivre avec lui à Montréal. On s'étonnera aussi de savoir que Harvey, qui a fréquenté Olivar Asselin, a aussi contribué à faire connaître Grey Owl (qu'il avait rencontré en 1930), passé des vacances

désastreuses avec le romancier Jules Romains et son épouse à l'été de 1941 et diné avec Antoine de Saint-Exupéry l'année suivante. Ces éléments biographiques intéresseront les amateurs du genre.

Le « beau rôle »

Toutefois, si on cherche une analyse réellement approfondie de la pensée de Harvey, l'ouvrage de Lavertu n'apportera pas tout à fait satisfaction. Lavertu cherche moins à saisir la structure interne de ses idées qu'à en tracer le portrait à travers ses réactions aux événements de l'actualité. Dans cette perspective, il s'agit surtout d'un très bon complément à d'autres études, plus arides. Lavertu a choisi de présenter d'abord et avant tout le combat du journaliste contre la tentation fasciste d'une partie de la jeunesse et de l'élite nationaliste et le fascisme affirmé d'Adrien Arcand, ainsi que la lutte contre l'antisémitisme qu'il observait dans la société. On peut difficilement critiquer un auteur pour les choix qu'il n'a pas faits, mais le lecteur aimera savoir que l'angle choisi par Lavertu est loin de refléter toutes les préoccupa-

tions de Harvey à l'époque. Lavertu a choisi de ne pas insister sur l'autre grand combat de Harvey : la réforme de l'éducation. Dommage, car c'est dans ce domaine que s'affirme le plus la pensée libérale et progressiste de Harvey et qu'il acquiert réellement sa place parmi les grands journalistes réformistes du Québec tels Arthur Buies, Olivar Asselin et Godfroy Langlois. Notons aussi que son œuvre d'écrivain n'est pas non plus réellement abordée.

Bien sûr, la lutte contre le fascisme et l'attrait des régimes autoritaires, qui allait de pair avec la défense de la liberté et de la démocratie, sont sans conteste des thèmes majeurs de la pensée de Harvey, et rares sont les livraisons du *Journal* qui n'en traitaient pas. Lavertu nous plonge donc au cœur d'un des combats les plus soutenus de Harvey contre la presse conservatrice de l'époque, et principalement contre Gérard Pelletier du *Devoir*. Il nous rappelle aussi ses efforts pour encourager la tolérance envers les Juifs. Il faut saluer et souligner le courage et l'ouverture d'esprit de Harvey qui, comme bien des hommes de son époque, avait lui-même des préjugés à l'égard des Juifs, mais

dont il s'est détaché au nom de principes plus élevés. À propos de l'antisémitisme, on se demande seulement où Lavertu est allé chercher qu'il était « particulièrement prononcé » dans la province de Québec. Ce jugement, ou plutôt ce préjugé historique, que l'on sache, n'a jamais été démontré.

Malgré ces quelques critiques, *Jean-Charles Harvey. Le combattant* constitue un très bon ouvrage. Espérons qu'il contribuera à donner à Harvey la place qui lui revient dans l'histoire du Québec. Lavertu possède un talent certain pour donner vie au passé et ses recherches, approfondies, nous replacent non seulement dans le contexte local de l'époque mais aussi, chose plus rare, dans l'actualité internationale, à laquelle Harvey s'intéressait et qui lui fournissait en grande partie la matière de ses réflexions sur l'importance de la démocratie et de la liberté, le danger des nationalismes exacerbés et l'oubli des valeurs humaines. Souhaitons enfin que Lavertu poursuive ses recherches en vue de produire prochainement une biographie plus complète de l'écrivain.

YVES BÉGIN



Paris, 6 mai 1932, de la série *Événements* d'Olivier Christinat, 2000

DR